

Selon Socrate, « nul n'est méchant volontairement ». C'est à dire que celui qui fait le mal, au fond, ne voudrait pas le faire. Comment expliquer ce paradoxe? Socrate répond en exhumant que c'est l'ignorance qui est à la racine du mal. *« Ainsi le méchant serait un gentil qui s'ignore. Il voudrait le bien mais, ne le connaissant pas, prendrait un mal pour un bien. La thèse est mystérieuse pour les modernes que nous sommes, épris de liberté et de responsabilité. Pour nous, le méchant, sauf à être déclaré irresponsable par la médecine, était libre de ne pas commettre son forfait. Pour Platon, le méchant ne fait le mal que par qu'il compte obtenir, par son acte, un bien, que celui-ci revête le visage du pouvoir, de l'argent, d'un corps ou, en général, de tout ce qui constitue l'objet du désir humain. La faute du méchant, de ce point de vue, n'est pas d'abord morale mais logique: le fautif se trompe de bien ou, plus exactement, se trompe sur le bien. Faute d'avoir réfléchi à la nature de ce dernier, il jette son dévolu sur le plus apparent, le plus à portée de main. Dans cette conception intellectualiste de la morale, ce n'est pas la malignité de la volonté ou la perversité du caractère qui est invoquée, mais l'indigence intellectuelle. Le méchant est un pauvre type qui n'a pas les yeux en face des trous et rate son tir. Au fond, la faute est toujours une erreur. Faire le mal, c'est se tromper: le crime est toujours une erreur de calcul. [...] Le bonhomme, c'est donc celui qui fait le bien car il connaît le bien; le méchant homme, c'est celui qui fait le mal en croyant faire le bien. L'homme de bien est l'homme de mesure, pour ne pas dire l'homme mesuré, dans ses gestes comme dans ses propos; l'homme de mal, c'est l'homme de la mal-mesure ou de la démesure (Hybris).*

Si cette conception platonicienne nous paraît si étrange, la faute incombe à la représentation religieuse que nous avons de la faute. Or il convient de rappeler que l'idée judéo-chrétienne du péché est étrangère aux Hellènes: leur vocabulaire n'en comporte aucune trace. La faute en grec se dit amarthéma et relève de l'acte manqué, non au sens freudien mais au sens de l'archer incapable de viser le centre de la cible. Le méchant, c'est précisément cet homme qui se tire dans le pied, même si au passage des victimes succombent à sa « mal-adresse ». Être méchant, ce n'est pas rien: c'est s'engager dans la voie du leurre, d'un bien illusoire. » Emmanuel Jaffelin. Éloge de la gentillesse p 93.

Je ne suis pas d'accord avec Platon, cependant ce passage du livre de Jaffelin est intéressant car il est vrai

- 1° que la volonté peut faire des erreurs de logique.
- 2° qu'on peut agir contre son intérêt par « mal-adresse »
- 3° que l'homme est guidé par la recherche du plus grand bien.
- 4° que la volonté peut faillir sans que ce soit une faute morale.

Voici ce qu'écrit Sylvie Wiewiorka, dans son livre "Les toxicomanes".

"La possibilité de la décision sans motif repérables d'arrêter, un beau jour, la consommation

de drogue existe. Elle impose que ceux dont c'est le métier d'aider les toxicomanes sachent la reconnaître et lui permettent de se réaliser. Ce n'est pas le plus difficile tant s'en faut.

On ne saurait pour autant se contenter d'attendre. Certains toxicomanes mourront sans que cette décision morale advienne. Il nous faut donc réfléchir aux conditions d'émergence de cet acte moral, à ce qui le rend possible, sinon certain, à ce qui le rend impossible ou du moins improbable...

Il n'y a pas d'autres moyens pour un individu de se sortir de la toxicomanie que de poser, à un moment ou à un autre, cet "acte moral" qui consiste à penser, à dire: je dois arrêter la drogue, parce que je dois le faire.

La liberté comme faculté d'être autonome, de ne pas être le jouet de nos pulsions, de notre environnement familial, social, culturel, s'accomplit dans cet acte.

Le problème devient maintenant de repérer ce qui fait, dans la pensée toxicomaniaque, obstacle à l'émergence de cette liberté en action.

Il faudra aussi se demander comment le contexte (social, politique, idéologique et sanitaire) peut intervenir, comme facilitateur ou comme inhibiteur de cette éventuelle bonne volonté."

On peut appliquer cette conception de la relation médecin patient à toutes les toxicomanies et l'étendre aussi aux autres "dépendances": somatisations et plaintes fonctionnelles..

Entretien entre Robert Misrahi par Raphaël Enthoven sur Spinoza

«Ce n'est pas parce qu'une chose est bonne qu'on la désire c'est parce qu'on la désire qu'elle est bonne (qu'on la trouve bonne).

- Cela veut-il dire que si je désire l'héroïne (sans être accroc à l'héroïne... Je ne suis pas encore toxicomane) alors l'héroïne est bonne?
- Non! Je désire de l'héroïne, si je la désire c'est qu'elle est bonne... Elle n'est bonne que parce que je la désire... Nous savons qu'elle n'est pas bonne en elle même, elle est bonne parce que je la désire... Mais alors si c'est le désir qui fait la valeur des objets, tous les objets qui sont désirés sont bons...donc l'héroïne va être bonne... Mais nous n'avons là que le désir que de premier niveau.. Nous n'avons là que le désir qui n'est accompagné que d'une connaissance du premier genre. Nous n'avons là que le désir qui considère imaginativement l'héroïne comme porteuse d'une félicité totale et sans danger, donc je consomme..
- Mais je peux être conscient que l'héroïne est mauvaise pour moi sans en avoir pris avant..
- si je sais qu'elle est mauvaise, si je sais qu'elle est nocive ou peut-être nocive, à ce moment je me reprendrai.... parce que j'anticiperai.. Si elle est nocive, cela va vouloir dire ceci, c'est qu'au terme d'un certain temps de consommation, elle ne va pas répondre à mon désir premier de félicité, elle va au contraire me détruire et m'aliéner. Elle va le faire nécessairement si je la connais bien, si je suis bien informé. Je sais qu'elle va faire ça, me détruire et ne pas me donner la félicité.
- Oui mais je peux la désirer quand même
- Non, on ne la désire quand même que si on se plie, à l'imagination, à la passion..

- Mais comment ce fait-il qu'à ce moment là Spinoza citant ovide dit: je vois le bien et je l'approuve, et pourtant c'est le mal que je poursuis
- Avant la réflexion éthique... je vois le meilleur et je fais le pire.
- Comment pouvons nous voir le meilleur et faire le pire?
- Parce que nous n'avons pas encore réfléchi. Parce que nous sommes pris par l'imaginaire. Nous croyons voir le meilleur, nous croyions voir le meilleur. Dans le pire nous croyons voir un meilleur puisque nous le poursuivons.
- Cela veut dire que pour Spinoza, nul n'est méchant volontairement
- Oui, bien sûr
- Socrate explique dans le Ménon: nul homme désire être malheureux, et comme faire du mal à autrui c'est comme s'en faire à soi même, nul homme ne peut en toute connaissance de cause, faire du mal à autrui. Si quelqu'un fait du mal à autrui, il se fait du mal à lui même. S'il le fait c'est en ignorance de cause.
- Ce rapprochement prouve ceci, c'est que la plus grande philosophie pose l'idée suivante: par la raison nous pouvons éviter le malheur, et la passion, et la servitude. La raison peut faire que, si je désire de l'héroïne je peux y renoncer à un certain moment si j'ai la connaissance parce que Spinoza ajoute ceci. Est-ce que la seule connaissance d'un mal va nous permettre de changer nos désirs (qu'elle est de nature de nous dissuader de mal agir). Spinoza répond non (à l'inverse de Socrate). La connaissance vrai n'a aucun pouvoir sur les affects.
- De la même façon que l'esprit n'est pas là pour dompter le corps.
- Ce n'est pas par la puissance de la raison qu'on va vaincre l'imaginaire de la passion. Alors comment? Par un désir plus fort. C'est par un désir plus fort qu'on va vaincre un désir imaginaire, c'est à dire une passion. Seul un désir peut vaincre un désir. Et seul le désir de bien vivre pourra donner ensuite un pouvoir à la raison. Il faut que j'ai le désir d'être ne pleine santé plus longtemps, constamment, il faut que j'ai ce désir fort pour que les connaissance que je vais acquérir sur l'héroïne soit efficace. Ce n'est pas la seule connaissance. Si je reste seulement placé devant mon désir de l'héroïne, la connaissance scientifique et médicale que j'aurai ne suffira pas. Que faut-il? Il faut mobiliser un autre désir. Quel autre désir? Le désir de vivre (heureux). Nul ne peut désirer être heureux et bien vivre s'il ne désire d'abord être. Quand j'aurai bien compris par la réflexion, malgré tout par la conscience, que j'ai en moi ce désir et qu'il est primordial, et que l'essence de l'homme c'est le désir, et que mon essence fondamentale c'est le désir de vivre. A ce moment là je (=moi) donnerai une efficacité à la connaissance rationnelle des méfaits de l'héroïne. Il n'y a pas de guerre civile en moi. Il y a ignorance de moi. Et je vais au contraire prendre conscience de ma totalité qui est désir de vivre. Et je vais comprendre, si je suis capable de faire un effort, qu'il y a une opposition entre mon désir de vivre et ma consommation d'héroïne. C'est parce que je m'aveugle que je continue à prendre de l'héroïne, c'est à dire à laisser dans l'inflation ce désir d'héroïne. En oubliant que je suis fondamentalement désir de vivre.
- Mais en même temps Spinoza pense la possibilité pour le désir lui même de se laisser prendre aux illusions de l'imaginaire. Le désir peut se méprendre..

- Oui
- Et c'est là qu'on retombe en servitude chez Spinoza.
- Servitude que je n'hésiterai pas moi, à appeler volontaire (avec La Boétie). Ce qui n'est pas spinoziste puisqu'il n'y a pas de faculté de volonté chez Spinoza. Parce que à un certain moment Spinoza affirme la chose suivante: L'esprit s'efforce toujours d'imaginer ce qui accroît son pouvoir. C'est l'esprit qui consent et qui veut se soumettre à l'imaginaire. Sartre parlerait de servitude complice. Lorsque Spinoza nous dit, réfléchissez vous verrez, vous avez des ressources qui peuvent vous conduire vers la liberté, vous sortir de l'aliénation, mais il faut vous y mettre,
- qui que vous soyez quelque soit votre condition, aveugle, tétraplégique, ou quoique ce soit, nous avons d'une certaine façon les mêmes moyens
- Quand il dit ça il sous entend que nous avons ce moyen, et que par conséquent nous pouvons à un certain moment changer notre orientation antérieure. »

Je développe de mon côté

La volonté, la force mentale, ou même le courage ne sont pas obligatoirement des valeurs morales : les SS avaient en effet tout cela. De façon plus prosaïque maigrir demande beaucoup de volonté mais être obèse n'est pas un péché. L'alpinisme et tous les autres sports nécessitant un dépassement de soi demandent beaucoup de force mentale mais pour un non sportif cela semblera dérisoire. Se priver de chocolat pour certaines personnes est difficile : et Alors ! En somme, tout dépend du motif sur lequel s'applique la volonté: suivant qu'il est élevé ou bas, une forte volonté sera ou non signe de grande valeur morale. Simone Weil soulignait même qu'on avait plus de volonté pour les petites choses que pour les grandes.

« L'énergie fournie par les sentiments élevés est -généralement – limitée; si la situation exige qu'on aille plus loin que cette limite, il faut avoir recours à des sentiments bas (peur, convoitise, goût du record, des honneurs extérieurs) plus riches en énergie. »

“S'il est vrai que la même souffrance est bien plus difficile à supporter par un motif élevé que par un motif bas (les gens qui restaient debout, immobiles, de une à huit heures du matin pour avoir un œuf, l'auraient très difficilement fait pour sauver une vie humaine)... Queues alimentaires. Une même action est plus facile si le mobile est bas que s'il est élevé. les mobiles bas enferment plus d'énergie que les mobiles élevés. Problème : comment transférer aux mobiles élevés l'énergie dévolue aux mobiles bas,”

Ma thèse est que certaines souffrances ne peuvent être guéries que par la seule volonté de la personne. L'aide extérieure et les soins médicaux ne sont là que comme facilitateurs.

Le problème c'est que cette thèse est généralement jugée comme injurieuse envers les malades. Pourquoi ? Parce que, selon l'opinion commune, c'est une haute valeur morale de ne pas tomber malade pour des raisons psychologiques. Les troubles d'origine psychologiques sont mal vus. La dépression est considérée comme une faiblesse morale, et donc comme une faute. La bonne santé psychique et même parfois physique est considérée comme un devoir moral. Pourquoi ? Parce que la personne malade devient à la charge des autres (et ces autres sont de moins en moins altruistes, jusqu'au moment où eux-mêmes craquent.) Un assisté est a priori coupable. Les pauvres sont responsables s'ils sont pauvres, les RSAistes sont des profiteurs, des « coquins », les CMU ont tous des Jaguars, Les chômeurs sont des fainéants...Et les malades, le sont-ils vraiment ?

Je sais donc que cela va être difficile à entendre, mais, je ne juge personne lorsque je dis que certaines guérisons sont affaire de (bonne) volonté. Il est à noter que beaucoup de mystiques et de saints, donc des personnes à valeur morale exceptionnelle ont somatisé comme tout le monde. Il en est ainsi par exemple d'Etty Hillessum ou de Simone Weil...

Ceux qui ne veulent pas comprendre peuvent passer leur chemin. En n'acceptant pas une telle déclaration d'intention, ils jouent en fait le jeu de ceux qui stigmatisent les malades.

La maladie n'est pas synonyme de souffrance. On peut être malade sans souffrir ou souffrir sans être malade.

Dans quel cas peut-on souffrir sans être malade... ?

Si l'on perd un proche, si l'on se sépare de son conjoint, il est normal de souffrir et « tout le monde » s'accorde pour dire que ce n'est pas une maladie. Par contre si l'on souffre plusieurs années suite à un décès ou une séparation, est-ce une maladie? Dans ce cas, ce n'est plus considéré comme normal, mais selon mon opinion cela ne devrait pas être considéré comme une maladie.

Il y a surmédicalisation lorsque est traité par des médicaments (ou une chirurgie) une souffrance qui pourrait être traitée sans médicaments (ou chirurgie). Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas nécessité dans certains cas d'une aide médicale.

La définition de la maladie est arbitraire, et l'on pourrait définir la maladie comme une souffrance considérée comme anormale. Il faudrait cependant, dans ce cas, préciser : « considérée comme anormale » par qui? De plus le risque de surmédicalisation serait maximum si l'on considérait toute souffrance comme anormale, et donc comme une maladie.

La tristesse réactionnelle ne devrait pas être considérée comme une maladie: parce qu'il n'y a pas de lésion organique irréversible et parce qu'il y a guérison possible sans médicament.

C'est ma définition personnelle de la maladie. Le psychique a créé la souffrance, le psychique peut vaincre la souffrance. La surmédicalisation est réduite au minimum.

Maladie ou non, c'est le même processus psychologique de « reconstruction » qui doit être mis en œuvre dans le deuil « normal » et le deuil dit « pathologique ». Dans la tristesse normale et la tristesse dite pathologique.... Dans un cas le processus est « bien » activé, dans l'autre il est « mal » activé.

Les dépendances ne sont pas des maladies.

- Attention, je le répète, il ne s'agit pas de porter des jugements de valeur. Il ne s'agit pas de dire que c'est bien ou pas bien d'être devenu dépendant. Il ne s'agit pas de dire si les personnes dépendantes sont ou non des victimes. Il ne s'agit pas de vouloir traiter à tout prix une personne qui ne demande rien. Chacun ses choix de vie. Il n'y a pas de norme. Or considérer que la dépendance est une maladie, considérer que les sujets dépendants sont des victimes, c'est introduire des jugements de normalité donc des jugements de valeur.
- La personne ne souffre que lorsqu'elle est en manque et seulement pendant le temps du manque. Si la personne ne commence jamais à consommer, elle ne souffrira jamais du manque. La souffrance du manque ne disparaîtra que lorsque la dépendance physique au produit cessera.
- Le problème est de savoir si l'on peut guérir de la dépendance par la seule volonté. C'est évident pour les petites dépendances : tabac, jeu, hashich, chocolat... C'est beaucoup plus difficile et donc moins évident pour les grandes dépendances : alcool, nourriture (obésité). C'est encore moins évident pour la dépendance à l'héroïne... Il ne s'agit pas d'une différence de nature, mais d'intensité de la dépendance.
- La souffrance due au manque est physique et guérit spontanément (les troubles physiques peuvent être atténués par des substituts). Reste la dépendance psychique. S'il y a une guérison de la dépendance elle ne peut-être que d'origine « psychologique ».
- Dire que la dépendance à l'héroïne est une maladie à l'égal du diabète c'est dire que cette dépendance n'est pas de même nature que les autres et qu'il n'y a pas de possibilité de guérison et donc que le traitement par substitution doit être à vie. Pourquoi pas si c'est le choix du sujet dépendant ! Tout le monde à ses dépendances. Ce qui ne veut pas dire que pour soi-même on ne puisse avoir une opinion sur la question. Mais comme toute valeur, elle est totalement personnelle et cela n'a donc aucun sens de vouloir l'imposer. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut en discuter à l'égal de ce qui touche au goût.

Les somatisations ne sont pas des maladies.

- La personne ne souffre qu'en réaction à des traumatismes, des conditions de vie, un environnement difficile ou conflictuel.... La guérison ne pourra survenir que lorsque les difficultés de vie disparaîtront.

- Peut-on guérir sans médicament ? Oui.

Dans tous ces cas la situation est réversible sans médicaments (sauf à titre symptomatique). Bien sûr, les dégâts entraînés par la substance toxique ou le stress, peuvent être suffisamment importants pour qu'il y ait atteinte organique irréversible surajoutée et donc réelle maladie surajoutée.

Quels soins?

Le médecin ne soigne que s'il y a une demande. Mais il faut préciser la volonté réelle de changement qu'il y a derrière cette demande. Dans l'alcoolisme, par exemple, c'est souvent, l'entourage qui pousse la personne qui « souffre » d'alcoolisme à consulter. En fait c'est plus souvent l'entourage qui souffre, alors que l'alcool n'est pas du tout un problème pour le patient désigné. Dans ce cas, le médecin va à l'échec. Il ne peut qu'attendre la libre décision de la personne de « sérieusement » arrêter l'alcool. Ce n'est qu'à ce moment là qu'il pourra si nécessaire accompagner cette volonté qui est alors devenu une « bonne » volonté, car c'est une volonté sur laquelle la personne peut s'appuyer pour aller dans la direction qu'il a choisi, c'est-à-dire la « bonne » direction à ses yeux, mais aussi bien sûr à celle du médecin. En effet, le médecin, en tant que soignant, ne peut accepter toutes les demandes. Il serait d'ailleurs intéressant de préciser ce point.

Le psychisme obéit à des lois : quelles sont elles ?

Voir le livre « *La pesanteur et la grâce* » de Simone weil.

A propos de l'individu toxicomane, Sylvie Wieviorka écrit:

« Tant que les bénéfices sont supérieurs aux coûts, le sujet ne demande pas à arrêter »

Voir l'introduction de l'article:

« Pour Platon, le méchant ne fait le mal que par qu'il compte obtenir , par son acte, un bien, que celui-ci revête le visage du pouvoir, de l'argent, d'un corps ou, en général, de tout ce qui constitue l'objet du désir humain. »

Voir l'éthique de Spinoza.